

Degrés

Crise sanitaire et marqueurs sémiotiques. La variation

- a-a 10* André Helbo, Université libre de Bruxelles, ARB
Pandémie(s). Introduction aux lectures de la variation.
- b-b 9* Paul Bouissac, Université de Toronto,
*Variation, déviation, bifurcation du sens: la déclinaison
du changement sémiotique*
- c-c 25* François Jost, Sorbonne Nouvelle, Ceisme
Du pareil aux mêmes
- d-d 29* Jacques Fontanille, Université de Limoges,
Centre de Recherches Sémiotiques, CeReS
*L'instauration des mondes et la fabrique des vérités.
Essai de modélisation anthroposémiotique*
- e-e 17* Eric Landowski, C.N.R.S., Paris
Face à la pandémie
- f-f 16* Gianfranco Marrone, Université de Palerme,
Centre international de sémiotique d'Urbino
Sémiotique et pandémie. Journal intime
- g-g 16* Jean-Jacques Boutaud, Université de Bourgogne, Cimeos
*L'éthique au-dessus du panier ? Crise sanitaire et formes
de résilience alimentaire*
- h-h 13* Fernando Andacht, Universidad de la República,
Montevideo, Uruguay
*The manifold media representation of Covid-19 : from helpless
cuteness to uncanny threat*
- i-i 34* Massimo Leone, Universités de Turin et de Shanghai,
Le masque et la muselière

a **Pandémie(s). Introduction aux lectures de la variation**

André Helbo

Il est banal aujourd'hui de le rappeler : la pandémie de la Covid-19, qui a bouleversé cette année une planète déjà endommagée, a suscité la transformation radicale des sociétés. Tant le paradigme de la maladie que les moyens mis en place pour combattre le virus (ou pour cohabiter avec ce dernier) ont modifié les interactions sociales, le rapport au corps, la perception de l'espace, la réception de l'information. Les réponses collectives apportées à la situation ont provoqué une suspension de l'activité économique, politique, culturelle. Elles ont aussi souligné la rupture (le conflit ?) entre les temporalités des discours scientifique et médiatique. Ce moment d'écart et/ou de stase est l'occasion d'une prise de conscience, qui, aux yeux du sémioticien, ouvre sur la question du sens. Que signifie cette multiple mutation et comment (la) communique-t-on ?

COVID-19 ET DISCOURS

Première problématique : la crise sanitaire du coronavirus est-elle (aussi) une crise du discours ? Autre visage de la pandémie, la parole médiatique, politique, scientifique, conversationnelle s'est répandue au même rythme que le virus. Elle s'est déployée dans toutes ses modalités : *persuasive*, adressée aux citoyens pour convaincre, *assertive*, portant sur le virus pour affirmer la « vérité », voire *opacifiante*, se prenant pour fin. Dans ce dernier cas, le discours « est construit de manière (...) qu'on ne s'aperçoive même pas que c'est un discours. C'est un discours qui se présente comme étant le réel (...). Il agit en nous et nous transforme, il oriente nos représentations » (Cassin, 2018). Il masque la réalité, à laquelle il se substitue, produit un « effet-monde » : il se confond avec sa force illocutoire, transforme directement la société en créant ses propres normes, sa cohérence narrative, sa « fabula ». La conception, la circulation, la diffusion du discours deviennent alors institutives, performatives. Ainsi en va-t-il par exemple du discours sur le confinement/déconfinement. L'autocontrôle sollicité par le confinement requiert un effort cognitif important relevant de l'intelligence algorithmique (pour reprendre Kahneman) et supposant un discours renforçateur. Mais si les mots annoncent la fin raisonnée de l'effort, la compétition avec les messages du lâcher-prise intégral est perdue

par avance. L'énonciation du déconfinement, par exemple, suscite une anticipation non seulement mentale, mais aussi comportementale. De la même façon, les réticences de certains citoyens au système taxé de « traçage » des contacts et permettant de collecter des informations sur la diffusion de l'épidémie procèdent, pour reprendre l'épidémiologiste Marius Gilbert, de la « catastrophe sémantique », traduisons du malentendu performatif : « personne ne souhaite être tracé, on aurait dû parler de solution collaborative » (Antonin Marsac, 2020).

La combinaison des trois modalités discursives qui viennent d'être décrites s'accompagne d'un effet de dilution et d'inflation. Le concept de propagation virale s'applique aussi bien aux phénomènes biologiques qu'à l'information. De même d'ailleurs que celui de contamination. La crise sanitaire, mais aussi écosémiotique, que nous traversons confronte le citoyen, l'OMS ne manque pas de le signaler, à un phénomène infodémique, à une circulation « infobèse », polymorphe, dont le marqueur sémiotique est, parmi d'autres, la variation. Ce fondamental sémiotique revêt aujourd'hui une importance inédite face à un discours saturé, hypertrophié, à une censure par la pléthore, qui laisse le récepteur en mal d'intelligibilité. Le verbe prolifère au travers de glissements interprétatifs et de métamorphoses métastatiques du même.

Certes, comme le montre Paul Bouissac dans le présent volume, les questions de variation ne sont pas nouvelles en sémiologie. Elles concernent au niveau le plus global la contextualisation de tout acte de communication (conditions de production, construction discursive, contraintes d'interprétation). D'autres paramètres peuvent être pris en compte, telle la circulation discursive qui traverse un même texte d'une multitude de sens et de voix (Bakhtine). La question se pose aussi des parcours de lecture tabulaires ou réticulaires. L'attention peut porter sur la composante matérielle du langage ou la corporéité de la variation. Les variations s'observent également au niveau de la micro-sémantique : tropes ou influence des genres incitent à interroger la stabilité sémique en fonction de l'incidence du contexte.

L'opération du « faire varier » est complexe, impliquant entre autres la transformation formelle, mais aussi la recontextualisation du contenu. A l'heure où la sémiotique prend en compte la praxis énonciative, la corporéité, « l'embodiment », la variation concerne également l'intériorisation des processus dits exogènes, les contraintes, notamment socio-culturelles, qui déterminent l'invention collective du sens par énonciateurs et énonciataires.

Or, la Covid-19 impose sa rhétorique. Une rhétorique dont la règle n'est pas seulement l'inflation ou la surexposition du mot, mais aussi la confusion des typologies. Les fonctions énonciatives

du langage, portées naguère de façon spécifique et séparée par le politique, l'expert ou le média font désormais partie d'un poly-système hybride. Convaincre, décrire, commenter, instituer se mêlent dans un acte de langage syncrétique. Ressassement perpétuel, biais cognitifs, batailles de chiffres sans interprétation, rumeurs redondantes obligent à « chercher le sens dans ces lieux et ces moments où il se cherche. » (Peytard 1993). Démarche que nous avons l'habitude de pratiquer à propos des arts plutôt qu'à propos des faits.

Il en résulte un affaiblissement généralisé des repères. Les frontières se brouillent entre le falsifiable et le pathémique, entre le logique (l'algorithmique, le rationnel, l'expert) et l'émotionnel (l'heuristique, la pensée magique, l'automatisme), entre le savoir (scientifique) et le pouvoir (politique). Les formes narrativisées de l'épistémè à l'origine de la cohérence du monde éclatent. Le réel s'estompe au profit d'effets de réel. Internet, les réseaux sociaux, les arts numériques, les médias, la réappropriation politique traduisent un brouillage de l'énonciation.

La référence

C'est bien une crise du référent qui émerge au cœur des processus sémiotiques. Si un accident biologique à Wuhan a pu se muer en événement politique mondial, c'est aussi parce qu'un processus de bifurcation du sens a été opéré par les sociétés. Or la question du référent se pose depuis toujours en sémiotique. L'acte de référence permet de déterminer si les propriétés exprimées par un terme donné sont « essentielles, diagnostiques ou accidentelles » (Eco, 2003 : 63). Les différences dépendent du contexte. L'affirmation « Le masque est de couleur brune », prononcée par un acteur de la Commedia dell'arte n'a pas le même sens dans la bouche d'un virologue. Dans le deuxième cas, la couleur est un détail (contingent) non indispensable, alors que dans le premier il a valeur distinctive essentielle (contrastive qui permet de reconnaître un trait pertinent du personnage de Pantalon). Le contexte permet de faire la part des choses. Grâce à celui-ci le sens reconnaissable du mot renvoie à des individus et à des situations d'un « monde possible », pour reprendre la terminologie d'Eco.

Ces individus et situations du monde possible peuvent faire l'objet de différents types d'adhésion du récepteur. Pour évaluer la fonctionnalité et la validité d'un terme dans l'acte de référence, on peut faire appel à ses systèmes de connaissance (« l'encyclopédie » chère à Eco), confronter à la perception ou à l'expérience pratique. Un article de presse sur les admissions hospitalières de patients atteints de la Covid-19 est censé

RÉFÉRENCE, REDONDANCE,
PROPAGATION, VIRALITÉ

constater les choses et renvoie à un type d'énonciation authentifiante qui requiert que l'on vérifie « dans le monde » si les affirmations sont vraies. Dans la communication des informations relatives au coronavirus, il est ainsi maintes fois fait allusion au contrôle possible par le discours expert, qui atteste les valeurs de vérité de ce qui est asserté. Toutefois, lorsque la falsifiabilité ne peut être établie, le mode d'adhésion bascule : le récepteur fonctionne alors en mobilisant des règles propres à la fiction. Peu importe de savoir si la « réalité » a existé, seule importe la cohérence narrative des faits et gestes rapportés par la fabula.

Lorsque les virologues choisissent de s'exprimer à travers les médias sociaux pour affirmer ou infirmer l'efficacité de l'hydroxychloroquine ou du masque, le récepteur doit restructurer l'ensemble de ses systèmes de connaissances. Le contrôle des actes de référence se trouve pris en défaut à la fois en raison des principes de non-contradiction et de légitimation du discours expert. Et le doute s'impose à la fois sur la typologie de l'énonciation et sur la validité référentielle des propos. En revanche, une narration/fabula se construit, subsumant au fil du temps les points de vue contradictoires, accumulant par twitter interposés différentes épreuves d'une quête dont on suit le déroulement à travers l'évolution de la pandémie rapportée au jour le jour. La fidélisation narrative prend le pas sur le rapport au réel authentique. Les variations émotionnelles se substituent aux valeurs de vérité ou d'authenticité. On s'inscrit comme le dit Benjamin (à propos de l'art) dans une démarche « politique » :

« Dès lors que le critère d'authenticité n'est plus applicable (...), toute la fonction (...) se trouve bouleversée. Au lieu de reposer sur le rituel, elle se fonde désormais sur une autre pratique : la politique » (Benjamin, 2000 : 282).

La vérité phatique

D'autres critères entrent alors en ligne du compte : et notamment la répétition obsessionnelle, quasi statistique, des arguments sous des modalités variables. Une redondance qui génère et normalise son propre contexte. Au point de désémantiser le monde. A connaître le même sous les avatars du divers, on finit par l'accepter sous le couvert du *comme s'il avait valeur de vérité* (Helbo, 2020). On admet que l'on nomme les choses, alors qu'on fait semblant. Le faire croire et le faire savoir se confondent. La suspension des règles d'incrédulité n'est pas loin. L'axiologie de la véridiction non plus. « Pour mentir, il faut qu'il y ait une possibilité de mémoire, d'apprentissage et, surtout, une possibilité

de créer un monde intime auquel on va répondre, et non plus seulement l'existence d'un monde extérieur. Pour y parvenir, on doit avoir acquis, au cours de l'évolution, un cerveau capable de nous faire vivre dans un monde absent, de décontextualiser une information » (Cyrulnik 2019).

La rhétorique de la propagation a pour effet que la variation aléatoire joue un rôle déterminant. Phénomène qui n'est pas sans conséquences anthroposociales. La répétition des avatars du même finit par se révéler instituante. Dans un univers social, le « succès » de certains messages redondants est public, et acquiert une valeur véridictoire exemplaire. Dans la crise du coronavirus, certains scientifiques ont répété leurs hypothèses de façon systématique et organisée. Les procédures de révision et de validation les ont ensuite conduits à éliminer certaines pistes, la controverse de l'hydroxychloroquine l'a attesté. Mais l'hypothèse valide et celle qui ne l'est pas ont fini par entrer en compétition sans hiérarchie. La seule diffusion du message a fondé sa pertinence. Au point que dans le climat antiscientifique de la crise, la diffusion de l'affirmation invalide ou de la contrevérité surdite s'est souvent imposée.

On peut dès lors se demander si la rhétorique des variations n'entraîne pas une nouvelle forme de communication, plus phatique, qui privilégie non pas la signification, mais l'effet de contact produit. Circulent ainsi des formes vides, ou plus exactement vidées, de leur sens originel et qui ont pour fonction de faire communauté, de sceller des engagements collectifs. Ainsi le slogan des autorités « protégez-vous et protégez les autres » détourne-t-il une matrice de Sidaction « Ta santé est celle des autres », destinée à structurer une appropriation collective. Le rappel stylistique et recontextualisé génère la reviviscence phatique d'un contexte sanitaire qui convoque des interactions sociales analogues. Comme si la convivialité au sens goffamien était en soi structurante, quel que fût le contenu du message. Loin de se contenter toutefois de perpétuer le seul partage par le contact, la diffusion phatique opère de façon virale suscitant une nouvelle forme de communication au sein du groupe. Il s'agit à la fois de diffuser, de faire communauté et de multiplier les contextes. Ce processus d'énonciation n'est pas sans rappeler les variations conversationnelles chères aux réseaux sociaux. L'exemple particulier des « mèmes » (terme créé par condensation de gène et de mimétique pour désigner des variantes détournées de messages visuels en compétition sur les réseaux sociaux) , revêt dans ce contexte une pertinence particulière soulignée par François Jost. Celui-ci insiste sur la dimension communautaire d'une information virale circulant dans les réseaux sociaux, et qui implique plus qu'un fond encyclopédique : des interprétants, voire un savoir spécifique mobilisant le patrimoine

épistémique d'une collectivité.

La vérifactualité

Si la sémiotique interprétative pointe les phénomènes de variation sous-jacents aux mécanismes de postvérité, de référence, de contamination, de viralité, elle permet aussi d'interroger ce qui relie ces modalités. Face à la vérité, les dispositifs de la sémiotique structurale proposent de connecter la variation des attitudes à la catégorie de la vérité : le dire-vrai. La question se pose des déterminations de ce dire-vrai : comment la vérité est-elle fabriquée ? Quelles sont conditions vérifactuelles permettant de « faire la différence entre ce qui peut devenir un fait et ce qui ne le peut pas ».

Fontanille défend « la position selon laquelle ce qui relève d'un monde « possible », « impossible » ou « irréel » peut également donner lieu à l'examen de la manière dont on fabrique de tels faits et vérités ». « La manière dont la vérité factuelle est établie est la question première : ceux qui récusent la vérité du réchauffement climatique (ce sont souvent les mêmes que ceux qui vantent l'efficacité de la chloroquine !) peuvent se tromper, mais ne mentent pas, car ils opposent une autre manière d'établir et d'interpréter les faits, et surtout, ils refusent toute confrontation et tout compromis avec toute autre manière de procéder. Cet univers de sens est aujourd'hui, d'un point de vue sémiotique sinon d'un point de vue politique, généralisé dans les médias contemporains. Tous les types de connaissances et d'opinions sont *égalisés et uniformisés* ».

La variation des hiérarchies axiologiques sous-tendues par les discours sur les comportements de crise mérite d'être prise en compte.

Au-delà : l'axiologie

Cette problématique est complétée par une sémiotique des discours sur les déclinaisons des pratiques sociales, induites par l'axiologie : Landowski souligne à juste titre les enjeux : « Puisque le phénomène est partout décrit comme un affrontement, une « guerre », disent même certains, entre deux « camps » — d'un côté le virus, nous de l'autre —, à quel genre de rencontre, à quel type de dynamique a-t-on affaire ? Coïncidence ou interaction ? Analyser la manière dont chacun prend position par rapport à cette question, soit dans des discours, soit à travers des comportements et des pratiques, permet d'assez bien comprendre à la fois la *diversité* des attitudes individuelles face à la présente crise, l'*hétérogénéité* des politiques adoptées d'un milieu culturel ou d'un

pays à un autre, ainsi que les dilemmes et les contradictions qu'on observe à ces différents niveaux ».

Nous nous retrouvons dans un monde, où l'espace, les « territoires du moi » dont parlait Goffman et les interactions avec l'autre ont changé de sens. Marrone le montre bien dans une réflexion à la fois sémiotique et personnelle.

Par ailleurs, comme le souligne Boutaud, le confinement issu de la pandémie suscite des discours non verbaux sur les comportements de crise, telles les conduites alimentaires modalisées (devoir, pouvoir, savoir), pathémisées (émotions positives ou non : peurs, engagement responsable, solidarité), esthétisées (cuisiner, créer, partager recettes et bons plans).

Fernando Andacht, convoquant l'éclairage de la sémiotique peircienne, souligne pour sa part, de manière convergente, l'influence des médias sur la construction d'artefacts associés à l'urgence sanitaire. L'interprétant « unanime » traduit des valeurs éthiques parmi lesquelles la « nouvelle normalité », l'association entre dramaturgie, lois du récit et menace à l'égard d'un équilibre sanitaire précaire, construites par la « mélochronique » des journaux télévisés.

Au-delà de la problématique de la « vérifactualité » se posent d'autres questions axiologiques, abordées notamment par Massimo Leone dans ce volume : la santé est-elle la valeur suprême ? Quel rapport entre biosphère et sémiosphère ? Comment les variations idéologiques construisent-elles des discours (culturels) sur les rapports entre espèces vivantes et environnement ? Comment se définit l'actant de la crise « construit comme un ensemble de rapports et d'interactions plutôt que comme une entité individuelle et isolée » ? La biosémiotique peut-elle éclairer le rééquilibrage des systèmes de pensée amenant la définition d'un spectre plus large du vivant, en partie à travers une intériorité et une « physicalité » animale ?

On ne s'étonnera donc pas que les chercheurs rassemblés dans ce volume se soient focalisés sur l'hypothèse de la variation. Cette dernière est ici envisagée comme condition rendant possibles le sens et l'expérience interprétative.

- La variation se manifeste par adaptation des formats qui suppose des processus de transformation sémiotique, formelle voire plastique, également de « détachement » d'un support initial en vue de la dé/recontextualisation. Quels processus de lecture accompagnent dès lors les systèmes de réécriture et de médiation ? Deleuze évoque le « mystère de l'habitude » selon lequel la répétition ne change rien à

VARIATIONS DE FORMAT
ET DE CONTENU

l'objet, elle modifie le regard de celui qui appréhende l'objet. Qu'en est-il de la variation ?

La communication s'est adaptée à des contextes nouveaux, celui du confinement qui a transformé les réseaux sociaux en lieu d'échange et de rencontre là, où celui-ci figurait naguère l'enfermement solipsiste dans la bulle. Le récepteur construit le sens en fonction de l'inflation des discours produits, des médias qui formatent ces derniers, des relations intermédiaires.

- La variation s'opère aussi sur le contenu. Par tout un réseau de représentations nous filtrons et du même coup nous maîtrisons le réel extérieur. Comme en témoigne le projet saussurien de la langue comme structure. Comme l'atteste aussi l'approche peircienne du monde naturel, qui pointe l'influence de la signification sur le processus informationnel. Même si pour Peirce la sémiologie suppose trois termes, et non deux. Le signe est l'instrument de la prise sur le réel. Encore faut-il, et c'est l'objectif de la biosémiotique, s'interroger sur les origines de la sémiologie : le signe existe-t-il individuellement ou fait-il partie d'une chaîne de représentations ?

Des questions se posent sur le seuil de la variation, sur la clôture sémiotique (comment restreindre le micro-univers sémantique), sur les modèles de réception. Ces problématiques classiques de la sémiologie se muent aujourd'hui en défis : comment définir, par exemple, la clôture d'un discours dont les constituants sont poreux et hypertrophiés ? Des objets d'étude peuvent plus particulièrement se prêter à un questionnement attentif aux stratégies, d'autres aux formats, aux mises en médias, d'autres encore aux modèles de réception.

La sémiologie joue donc un rôle essentiel dans la compréhension du basculement que nous sommes en train de vivre. Entre autres parce qu'elle a pris en compte de nombreux déterminants non verbaux : cognition incarnée, pragmatique, corporéité du discours, formes de vie, etc. Comme l'écrit Paolo Fabbri (2013), tout entière

« à la quête de modèles opératoires puissants, la sémiotique a fréquemment négligé d'aborder le phénomène de la variation des objets sur lesquels elle porte son attention. Sans doute a-t-elle eu des raisons de se donner pour tâche prioritaire de modéliser ces objets. Il n'en reste pas moins que l'actualisation de ceux-ci varie spectaculairement, et cela le long des axes temporels, géographiques et sociaux. Une diversité qui est aussi du côté des modalités d'énonciation, d'appropriation et de réception de ces objets. La sémiotique est aujourd'hui une discipline mûre, dont les procédures descriptives, quoique loin d'être unifiées, ont atteint un haut degré de finesse et d'opérationnalité. Il est sans doute

temps de lui donner les moyens d'aborder le phénomène de la variation, dans ses dimensions temporelles, spatiales, sociales et stylistiques (...)».

On l'aura remarqué toutes les polarités se trouvent mobilisées dans ce numéro. La sémiologie intégrative, l'école de Paris, l'école interactionniste, l'analyse peircienne, la sémiotique interprétative. La richesse des points de vue et méthodologies, la diversité des thématiques attestent la nécessité de développer une recherche en sciences humaines, et plus spécifiquement sémiotique, face à un objet qui a surtout attiré l'attention du monde médical. En tant que discipline préoccupée par la question du sens dans la société, la démarche sémiologique a bien vocation à ne pas laisser aux seuls virologues les questions fondamentales soulevées par la pandémie.

C'est la raison pour laquelle les questions du sens et du discours sont centrales. Il n'est pas innocent que l'opération descriptive soit considérée par Bruno Latour comme une leçon cardinale de la crise du coronavirus « D'où l'importance capitale d'utiliser ce temps de confinement imposé pour décrire , d'abord chacun pour soi, puis en groupe, ce à quoi nous sommes attachés ; ce dont nous sommes prêts à nous libérer ; les chaînes que nous sommes prêts à reconstituer et celles que, par notre comportement, nous sommes décidés à interrompre » (Latour, 2020)

Dans une tribune du *Monde* du 8 mai 2020 un collectif de chercheurs s'interroge :

« Les cadres de pensée habituels sont bousculés. Pour comprendre ce qui se passe, il ne suffit pas d'énumérer en vrac des phénomènes étranges. L'épidémiologie, traditionnellement parent pauvre de la recherche, se révèle centrale. Or il s'agit d'un domaine hybride associant science du vivant, science du social et mathématiques. Le valoriser, c'est accepter de se laisser déranger par le nouveau et pratiquer une science « indisciplinaire », où toutes les rencontres sont les bienvenues et tous les réductionnismes écartés ».

Certes des catégories sémiotiques sont disponibles pour aborder la pandémie, par exemple le paradigme du risque et de la contagion (Landowski) ou encore celui des médiations, énonciatives, techniques. Fidèle à la dimension propédeutique et dialogique de la sémiologie, le présent numéro interroge toutefois à partir de la variation la réinvention du mode d'approche des objets, des pratiques et des situations. Dans un monde où la réflexivité et l'indétermination sont devenues la norme, le savoir se construit plus que jamais dans les marges. Les disciplines

préoccupées par la question du sens, ont une place importante à occuper dans le débat. Au-delà de la question de la bifurcation sémantique, ce numéro de Degrés éclaire aussi, fût-ce indirectement, le débat engagé par Latour lorsqu'il prétend que « la science fait partie du problème ». En jetant un coup de projecteur sur les « effets sémiotiques » des comportements, en pointant les contours d'une « autre pandémie », nous posons la question de savoir si c'est la réalité qui produit le modèle ou l'inverse.

RÉFÉRENCES

- Benjamin, Walter, « Paris, capitale du XIX^{ème} siècle » et « L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique (dernière version) », in *Œuvres III*, Paris : Gallimard, 2000 pp. 44-66 et p. 269-316.
- Cassin, Barbara, *Quand dire c'est vraiment faire*, Paris, Fayard, 2018,
- Collectif, « La science citoyenne et la démocratie interactive pour gouverner l'incertain », *Le Monde*, 8 mai 2020, https://www.lemonde.fr/idees/article/2020/05/08/la-science-citoyenne-et-la-democratie-interactive-pour-gouverner-l-incertain_6039034_3232.html.
- Cyrułnik, Boris, « Le mensonge est une preuve d'intelligence », *Psychologies.com*, 2019. <https://www.psychologies.com/Moi/Moi-et-les-autres/Relationnel/Articles-et-Dossiers/Boris-Cyrułnik-psychiatre-Le-mensonge-est-une-preuve-d-intelligence>.
- Dawkins, Richard, *The Selfish Gene*, Oxford University Press, 1976
- Eco, Umberto, *Dire presque la même chose*, Paris, Grasset, 2007.
- Fabbri, Paolo, « Liquider la sévère autonomie », Congrès de l'Association française de sémiotique, 2013.
- Helbo, André, « Mentir », in *Frontières de la re-présentation*, La Thérésienne, n°2, Bruxelles, Académie Royale de Belgique, 2019, <https://poppers.uliege.be/2593-4228/index.php?id=620> et *Degrés*, n°180-181, Bruxelles, 2020.
- Latour, Bruno, « Imaginer les gestes-barrières contre le retour à la production d'avant-crise Bruno Latour », *AOC Dimanche*, 29-03-2020.
- Marsac, Antonin, « On ne pourra pas dire qu'on a été pris de vitesse. Marius Gilbert fustige le fiasco actuel sur le tracing », *La libre Belgique*, 19 juin 2020.
- Peytard, Jean, « D'une sémiotique de l'altération », *Semen*, n°8, 1993, <http://semen.revues.org/4182>.
- Shifman, *Memes in Digital Culture*, MIT Press, Cambridge, 2011.